

Michel Arbatz

## LES MAINS, LA VOIX

« Qu'est-ce qu'il t'arrive, de pleurer comme ça ? » m'a demandé Florence. C'était le matin du 29 janvier 2014. France Culture venait d'annoncer la mort de Pete Seeger et faisait entendre sa voix chaleureuse : « *We shall not be moved* ». J'ai bien tenté de lui dire tout ce que cette chanson évoquait pour moi de familier ; plus encore, d'inscrit à chaud, toujours, longtemps après, dans les circuits vitaux. Pas eu le temps : un vrai torrent.

Passée la crue, j'ai interrogé mon raz-de-marée. Nostalgie, bien sûr : la voix du père, ouvrier, qui la chantait : il était pilier dans les basses à la Chorale populaire de Paris. Mais nostalgie, certainement aussi, du temps où, très jeunes militants gauchistes, nous la chantions, parmi tout un florilège de chansons de la Sociale, enthousiastes et hors du temps.

Puis les paroles de la chanson elles mêmes ont creusé le sillon : *We shall not be moved / Just like a tree that's standing by the waterside (On ne nous fera pas bouger de là / Tout comme un arbre planté au bord de la rivière)*. Elles faisaient écho à ce passé militant. Je me suis revu en fervent dévot d'une mythologie ouvrière dont les dieux bouclaient à notre insu leurs valises.

\*

J'arrive fin juillet 68 à Saint-Nazaire, avec D., ma compagne à l'époque, pour « m'établir ». Les chantiers navals, c'est la citadelle ouvrière à conquérir. Tout frais bachelier (+ ½, si je compte une année d'étudiant fantôme en hypokhâgne) j'embauche en août 68,

à presque dix-neuf ans, aux Chantiers de l'Atlantique (aujourd'hui STX), comme simple manœuvre, par le biais d'une boîte d'intérim. Je n'y arrive pas par hasard, soyons sérieux, mais par décision très stratégique, prise en commun à la Gauche prolétarienne, de viser ce qui nous semble les deux grandes concentrations ouvrières de Bretagne, l'autre étant Lorient.

Je vais au rendez-vous convaincu d'être au cœur du volcan ouvrier. Et tout va bientôt nous confirmer dans notre rêve d'insurrection ouvrière, et de son importance pas qu'un peu historique : les mesures policières disproportionnées de l'Etat pompidolien à notre égard, comme la violence des réactions syndicales.

On fait triade avec JPM : trois militants de la Gauche prolétarienne, autant dire trois moustiques devant la masse des trois mille ouvriers que brasse la Navale. Nous sommes très jeunes, bardés d'obstination aveugle, celle de l'insecte qui n'hésite pas à affronter des proies à lui très supérieures.

Moustiques, donc, mosquitos, mousquetaires. Avec ce poids énorme sur la conscience : mener à bien l'organisation du prolétariat, la création d'un nouveau parti de masse, ici, immergés dans l'armée des hommes en bleus. Sans blague.

Ce fardeau, cette tâche démesurée, disproportionnée à nos forces, à mes moyens, à ma pensée, je l'ai déjà connu auparavant. A quinze ans, lycéen, je me suis engagé dans les organisations communistes puis, comme beaucoup, j'ai bifurqué vers la mouvance de ce qui reçoit à l'époque l'appellation (par le PCF) de « gauchisme ». J'ai acquis très tôt une sorte de complexe de David. Goliath a toutes les puissances, mais les voilà maintenant décuplées par le fait que nous avons rompu avec la maison originelle, celle du « Parti ». Et que nous nous lançons, immensément minoritaires, dans un projet aussi immense qu'indéfini : la Révolution.

Mon père, encore en vie à ce moment, est ouvrier en région parisienne, immigré de surcroît. Il a gravi les échelons de la spécialisation dans la métallurgie. A l'époque de mon établissement, je n'accorde aucune importance à cette ascendance — plutôt rare dans nos rangs d'intellectuels. Sur cette filiation, sur le silence qui règne alors entre nous, sur la réincarnation inconsciente dans le fils des utopies du père, j'ai écrit il y a quelques années un livre, *Le Maître de l'oubli*. Autre projet, autre temps, déjà, et j'essaye ici de pointer, hors de cette histoire de filiation, ce que cette aventure m'a légué en propre.

L'Usine de mon père (il n'y en eut qu'une, et sa vie durant) me semble alors prosaïque, quand l'Usine où j'entre est mythologique. Toute mon enfance je l'ai entendu parler de l'usine, sous l'angle à la fois du combat (il était militant syndical, cégétiste et militant au PCF), et de l'excellence technique (il travaillait comme ouvrier et réalisait des outils de grande précision).

Ici, à la Navale, j'arrive dans la « vraie » classe ouvrière. Celle qu'incarnait mon père était parisienne, cultivée par les écoles du soir et les universités populaires, les cours de philosophie marxiste de la Maison des Métallos, presque pudibonde. Celle que je découvre ici est provinciale, très proche encore du monde paysan (une bonne partie des effectifs des chantiers navals est briéronne, c'est-à-dire semi-paysanne), auréolée d'une violence crue qui me fascine et m'effraie en même temps.

Mais au-delà de ces différences, c'est surtout l'immersion dans un paysage, une langue, des mœurs complètement nouvelles qui fait choc : l'ensemble impressionnant des bassins, des formes de radoub, des bâtiments, coupoles et rotondes, des ponts roulants géants, des parcs à métaux, étendus sur plusieurs kilomètres, ce décor illimité, entre terre et mer, convenait à l'imagination de notre épopée à venir. Dans le même temps, son gigantisme confirmait en moi notre petitesse.

La langue, elle, est rude, presque incompréhensible avec son débit tendu, son fond d'accent breton (Yves Afonso en donne un échantillon désopilant dans *Maine Océan* de Jacques Rozier), et passé le temps de s'adapter à cet idiome déconcertant, elle révèle la violence physique, celle du travail, des rapports de soumission et l'uniformité proclamée des désirs : le cul et le pinard, dans leurs formes les plus crues. C'est à cet univers déroutant que, jeune diplômé, je me confronte d'abord. Décliner d'ailleurs ses études passées, c'était une totale incongruité ; je l'avouai une fois, je ne sais plus pour quelle raison ou naïveté, et c'était comme si le pape avait débarqué lui-même incognito sur le chantier. Nous étions des anti-Rastignac à tous points de vue.

Je n'avais plus d'histoire personnelle. Qui es-tu, d'où viens-tu, il fallait se forger un petit roman, s'inventer un pedigree, un faux blaze. Ça commençait mal, pour lier amitié, « tisser des liens avec les masses », comme disait le jargon. Non pas que mentir ne fût pas un art populaire apprécié, mais il fallait l'imagination permanente pour adapter son récit à chaque interlocuteur, tout en cher-

chant à dépister en lui notre éventuel gibier : l'ouvrier révolutionnaire.

Ce dépaysement total, cet exil dans une autre classe, une autre langue, un autre paysage, une autre pratique (on ne s'improvise pas travailleur manuel), dans une forme d'identité clandestine, de reniement de son état précédent, il fallait accorder tout ça à notre ambition folle, écrasante, à ce devoir de faire muter le monde. Pas de la tarte, cette affaire. Certes, nous avons des chefs, des penseurs, des directives. Mais très loin de tout ça.

\*

C'est d'un immense foutoir dont je devrais parler d'abord. La topologie d'un chantier naval, et celle de supertankers ou autres navires en construction de très grande taille, accroissaient l'impression d'entrer dans un bazar incommensurable.

Peut être l'ingénieur a-t-il l'avantage d'en connaître les plans, mais il faut parfois plusieurs jours de reconnaissance au nouvel embauché, avant de savoir atteindre son poste sans s'y perdre. Tout se ressemble dans l'intérieur du monstre inachevé. C'est un chaos de triperie de câblages, de matériaux entreposés, rouleaux, tôles, isolants, revêtements, stocks de peinture, de passerelles métalliques provisoirement soudées pour enjamber d'autres travaux en cours, déplacées d'un jour sur l'autre, de chaînes de palonniers descendant, centimètre par centimètre, d'énormes machines suspendues vers leur destination profonde. On découpe à volonté ces entrailles de fer pour faire le passage à un nouvel organe, c'est la construction d'un corps immense qui obéit à des plans occultes dont la logique échappe à tous. On ouvre, on recoud. On perce, on rebouche.

Aujourd'hui encore, j'entends ce cliquetis des palonniers, leur déroulement interminable, et s'y greffent aussitôt les cris. De toutes sortes : les ordres, les demandes, les coups de gueule, solitaires ou échangés. On ne peut communiquer qu'en hurlant, sur le fond permanent des coups de masse, des ululements de disqueuses, des chuintements de chalumeaux. Comme à la guerre, paraît-il.

Hurlements de douleur aussi : un tel a reçu une gerbe de métal en fusion, une chiasse venue d'un oxycoupeur au-dessus de lui, un autre a pris une giclée de grenailles brûlantes dans sa chaussure en soudant. Un autre encore, à bout de nerfs, envoie balader son

masque, ses gants, tous ses outils : impossible de régler correctement la tension de son poste à souder. Trop de soudage dans le même temps, problèmes d'ampérage. Or les postes sont tous à quelques quinze ou vingt mètres au-dessus, et il faut de longues minutes pour refaire ce trajet dans l'enchevêtrement de la fourmière, où les baladeuses, souvent au ras-du-sol, aveuglent plus qu'elles n'éclairent le passage.

On gueule, on gueule sans fin, pour tenter de dépasser le niveau sonore énorme. Tout peut se dire sans être entendu. N'oublie pas, camarade, de parler à la classe ouvrière. Tu n'as, des heures durant, comme interlocuteur que l'angle des deux tôles que tu soudes dans le territoire familier de quelques mètres carrés de la travée n°11. Demain, la 12, si j'ai fini. Et tu te parles dans l'écho de ton écran de soudure, tu causes en solitaire aux masses laborieuses. L'avantage : on t'oublie. Le chef passera une seule fois dans la journée. Trop emmerdant, pour lui, tous les kilomètres à parcourir dans ce capharnaüm. Une seule visite, oui, mais imprévisible.

Royaume de la gabegie, du faire et défaire. Les peintres viennent passer les trois couches réglementaires de revêtement d'une nef. Les soudeurs les suivent, pour placer des aiguilles, aux parois comme au plafond, sur lesquelles on emmanchera des plaques de laine de verre et les pattes d'accroche pour les chemins de câbles. Nouveau passage des peintres pour retouche : les soudeurs ont bouffé par endroit la peinture. Les calorifugeurs, j'en suis, poseront la laine de verre, en rabattant les aiguilles après les avoir rejointes par un lacinis de fil métallique. D'autres poseront par-dessus les chemins de câbles en tôle ajourée. Enfin viendront les électriciens pour y faire passer boyaux et vermicelles de toutes sortes.

Contrôle des ingénieurs japonais (le commanditaire est nippon), qui font mettre à nu au hasard quelques endroits de la paroi : la couche de peinture est inférieure à la norme de quelques microns. Verdict : quatre nefs à refaire. On repart à zéro. Une bonne semaine de travail. On s'en fout, on est payé pareil. On ne s'en fout pas complètement : monotonie. Comme on doit réécrire la page mal faite, arrachée au cahier par le maître.

Il y a là quelques centaines d'hommes qui peignent ensemble, mais rien ne les réunit dans leurs tâches. On se sert, largement, dans les fournitures et l'outillage du chantier. Le bon mot circule : quand un navire prend enfin la mer, un autre est déjà sorti en pièces

détachées par les grilles d'entrée dans les musettes ouvrières. Les portes des jardins briérons ou nazairiens sont régulièrement repeintes aux couleurs du dernier pétrolier parti en mer. Résistances individuelles. Comme ces marteaux tombant d'on ne sait où, à quelques centimètres d'un chef trop harceleur, et qui renouvellent, à leur insu, le marteau vengeur de Michel-Ange lâché des échafaudages de la chapelle Sixtine sur un pape trop emmerdant. Rien ne se repère ici, dans le vacarme ambiant.

\*

Le travail ouvrier était un apprentissage du corps ; et aussi, la garantie d'une certaine incarnation, le contrepois à nos échafaudages mentaux. Mon premier poste consistait, comme simple manœuvre, à nettoyer des cuves de tankers géants avant leur départ pour les essais en mer. Les ventres des pétroliers étaient nos nouvelles cathédrales. On y plongeait, à la verticale, dans un gouffre de vingt-cinq mètres du pont à fond de cale, pour écoper par seaux pleins tous les déchets d'un an ou deux de construction, mélange de sable et de boue (la dernière opération avait été le sablage des cuves) dans un univers obscur, à la seule lueur de rares baladeuses balançant dans le vide.

C'était aussi, sous ces falots, la première sensation de vertige, le contact de plus en plus froid du métal à mesure que l'automne avançait, l'identification des sons et des odeurs de cet univers : le claquements des « pétards » (ainsi nommés les burins pneumatiques), les miaulements des meuleuses et leur émanation d'amiante, les grésillements des arcs électriques d'un soudeur isolé, empanaché de fumées grises, et qui illuminait les parois de feux d'artifices. Les appels lancés du pont pour dicter les manœuvres, qui résonnaient dans ces espaces immenses. Le goût âcre du mauvais vin partagé en cachette, à des heures trop matinales. J'y trouvais mon compte, étonné par toutes ces sensations, ce spectacle grandiose.

Confronter mon corps jeune à l'effort, à la fatigue, m'adapter à l'injonction de faire vite, c'était un plaisir, mais un plaisir inavouable, en totale contradiction, bien sûr, avec l'emphase de nos mots d'ordre qui désignaient ce haut lieu de la métallurgie comme un moderne Cayenne.

Mes périodes d'embauche étaient brèves. Le travail intérimaire

est toujours précaire, notre fichage comme agitateurs en rajoutait. Une liste noire avait été établie, probablement par les Renseignements généraux, qui nous interdit bientôt l'entrée de l'enceinte des Chantiers. Mais il se passait parfois plusieurs jours, voire une semaine, avant l'établissement de laisser-passer définitifs et ce délai nous laissait, pour un temps, tranquilles. Avant qu'un contremaître, étonné qu'un jeune homme plutôt discret et maladroit puisse abriter un dangereux révolutionnaire, vienne, embarrassé, me signifier mon congé.

D'où une succession de boulots divers. Je fus tour à tour dévaseur, peintre, poseur de laine de verre, de chemin de câbles électriques, dans une première période. Le travail en extérieur donnait à cette nouvelle vie des couleurs moins sinistres que l'enfermement dans l'enclos de l'usine. Bien plus tard, j'ai découvert les livres de Georges Navel, ouvrier dès l'âge de quatorze ans, qui chercha sa vie durant des emplois en plein air pour échapper à la dépression que provoquait chez lui l'emprisonnement de l'atelier.

J'ai pris le quart du matin, de cinq heures à midi. On m'a armé d'un rouleur à manche télescopique pour peindre au minium, presque en solitaire, le pont arrière d'un pétrolier, puis les passerelles de son château. Je compose, rectangle par rectangle, une immense abstraction en orangé sur brun, dosant ma charge, étendant la couleur couche à couche, corrigeant les faiblesses à la lueur des projecteurs, puis du soleil levant. J'y prends plaisir, dans la lenteur et le silence relatif des étages supérieurs. Il fait doux, juste une brise vient nous visiter ici, à hauteur d'une terrasse de building, d'où je vois la ville entière, et l'estuaire de la Loire, au loin, changer ses couleurs avec les lents passages de la nuit à l'aurore, de l'aurore au midi.

Gueulante du chef dans mon dos : « Trop gras... tu gaspilles la marchandise ! Trop maigre, tu vas jamais couvrir, tu bosses pour rien, là... boulot de bougnoule... » Cause toujours. Tout à l'heure, mon « matelot », le peintre qui travaille de pair avec moi, à l'autre bord du navire, viendra partager un siège de fortune pour le casse-croûte de 9 h. C'est mars, le mois des civelles, ces alevins d'anguilles qui sont un régal en vinaigrette, il m'en fera goûter, promis, c'est la pêche de son frère (elle est encore autorisée à l'époque). Il me racontera, pour la dixième fois, comment Armand le caréneur, fin saouïl, est tombé récemment de sa balançoire (son échafaudage à flanc de coque, suspendu du pont) piquer une tête dans le bassin

et n'en est jamais ressorti. Car on boit beaucoup chez les peintres, pour tuer le goût des vapeurs des charges ou pour mille autres raisons, du mauvais vin qui arrache et qui vous tanne l'estomac.

Ceux qui travaillent au pistolet nous rejoindront, le nez luisant, la face barbouillée de vaseline pour protéger leur peau, maquillés de blanc au pourtour des lunettes et du nez-de-cochon, comme des Zavatta ouvriers. On dira quelques bonnes obscénités sur ce couillon de chef et on fumera, plaisir immense devant le panorama à perte de vue, à grandes goulées de tabac et d'air iodé, en ne pensant à rien.

Puis je retournerai à mon carré, j'entamerai un nouveau seau métallique de ce bel orangé, couper le cerclage, ôter le couvercle aux pattes dentelées, je tremperai mon mouton cylindrique dans la sauce, l'égoutterai à bon escient et reprendrai la lente conquête de mes surfaces, la quête aride et passionnante du geste juste. Je n'aurais confié cette jouissance à personne. Nous étions là pour des raisons très sérieuses.

\*

Et voilà, dans tout ça, la conscience révolutionnaire qui se rapplique, qui vient t'asticoter. Faudrait quand même voir à transmettre quelque message subversif... On est là pour ça, non ? Et comment que tu vas y causer à la classe ouvrière ? Par où y aller ? Quand ? A la pause ? Où sont « les éléments avancés du prolétariat » ? Dans une équipe de quatre ou cinq, c'est un peu la loterie, non ?

Rencontrer la classe ouvrière ? Mais nous étions dedans, et c'étaient d'abord des individus à qui nous liaient des sympathies fugitives de cigarettes, de cafés, de gamelles réchauffées sur le tas à la pause, de solidarités éphémères face à l'arbitraire, de complicités dans la déconnade. Des blagues de potache, qui aidaient à passer l'ennui et la monotonie du dur. Comme, par exemple, poser un chiffon sur le trajet d'un assemblage à souder. Le soudeur, dans la demi-cécité de l'écran, ne se doutait de rien jusqu'au moment où son arc y mettait le feu. Il se débarrassait alors de tout son attirail en catastrophe, devant un quarteron hilare qui épiait sa défaite. C'était, encore, souder son marteau à piquer au sol métallique — tout était métal dans les navires — ou aller dérégler en douce son poste à souder. Des plaisanteries qui pouvaient tenir de la ven-



geance personnelle, de la volonté de persécution, d'un désir diffus de sabotage, ou du simple besoin de casser le cadre.

Pour nous préserver du flicage, les copains d'ailleurs venaient tracter notre prose révolutionnaire à l'entrée de la boîte. Eux, au moins, étaient identifiés, « maos » ou gauchistes, selon le point de vue. Moi, l'établi, je passais en faisant mine de ne rien voir : ne pas se griller. C'est après, à l'intérieur, qu'on devait, en principe, faire la moisson, mesurer l'impact « auprès des masses ». Tout ça dépendait évidemment des postes qu'on nous donnait, du hasard de composition des équipes, des embauches et débauches incessantes, courantes chez les *marchands d'homme*, et qui rendaient les rencontres hasardeuses. Alors, raconte, comment ça se passe?! Raconte quoi? Pas vu personne aujourd'hui, bossé tout seul dans mon coin.

« Etre dans les masses comme un poisson dans l'eau », c'était un poncif de notre rhétorique révolutionnaire. Mais il n'y avait souvent pas la moindre goutte d'eau. « Heureux comme un poisson dans un tas de ferraille », plutôt, expression à rebours de mon métal de père. S'il faut rester dans l'aquatique, nous allions à la pêche au prolo avec le mauvais filet, et les poissons passaient en maille.

\*

Qui a donné son corps sept ou huit heures de rang au travail physique, il ne lui reste pas grande énergie pour autre chose. Le « travail militant », c'était souvent hors travail, au bistrot, dans les réunions de jeunes. Ai-je parlé des hommes? Trop peu. Il y eut tout de même, à travers notre épopée, des liens d'amitié qui se nouèrent. Jeunes ouvriers cherchant à s'extraire par une recherche intellectuelle ou artistique sauvage, vieux anars autodidactes, syndicalistes oppositionnels de très longue date.

Et du côté ouvrier, quelles étaient les raisons de leur sympathie — quand sympathie il y avait — à notre égard? Pour les uns, nous étions proches en jeunesse et rébellion, pour les autres, des fils turbulents, des jeunes chiots imprudents. Nous tachions de les convaincre de leur léninisme, de leur maoïsme, dont ils n'auraient pas eu conscience! Eux encaissaient en souriant notre dogmatisme qui s'obstinait à faire d'eux les héros de notre histoire. Nous ne voyions pas l'héroïsme où il était.

Par bonheur, la vie reprenait ses droits. On m'invitait à manger (je pensais aussitôt, en marxiste : « à réaliser la beauté de l'humain »). Il y avait chez certains une réelle curiosité de ce que nous étions, plus lucide que la nôtre. Renée, Dan, Francis, Albert, Marie-Jo. Francis, chaudronnier, boit chez lui, méthodiquement. Eponge la sueur sur sa peau épaisse et très blanche. C'est, dit-il, tout ce que son chalumeau a craché dans la journée qui lui ressort par les pores. Il a passé sa journée à faire des « chaudes de retrait » : certaines soudures ont provoqué des déformations dans les blocs de bordets — les tôles très épaisses qui vont former, par panneaux de plusieurs mètres accolés, la structure du navire. On chauffe ces tôles selon des tracés précis, puis on les refroidit brusquement au jet d'eau froide. Sous l'effet du choc thermique, la ferraille se rétracte dans une éruption violente de vapeur d'eau. On sent alors toute la puissance du métal, comme si l'on avait touché à quelque secret de la matière, à l'ordre du monde moléculaire. C'est un combat, les hommes transpirent, serviette autour du cou, catcheurs envoyés au casse-pipe. C'est le combat dont parle Francis, ce soir, dans sa cuisine, et qui lui suce la moelle des os.

Mais si sa femme lui rappelle que la soupe refroidit, il vide sur elle toute la mauvaise colère de son vieux corps malmené. Et que dire alors, ou quoi ne pas dire, à l'élément avancé du prolétariat ?

*Un homme tremble de froid, tousse, crache du sang /  
Conviendra-t-il de faire allusion au moi profond ? (César Vallejo)*

\*

Au mitan de cette expérience, j'avais pu suivre, grâce à l'intervention d'un responsable syndical FO, Paul Malnoe, un stage de formation de plusieurs mois comme soudeur à l'arc. Cette formation, qui aurait dû me donner accès à d'autres postes, consolider mon « établissement », marqua un virage inattendu pour moi. Elle confirma ma joie dans le travail manuel, mais la qualification qu'elle me donna n'était plus, dans notre projet, d'aucune utilité : j'étais complètement « grillé ». J'ai parlé ailleurs de la domestication de mes mains dans ce travail de soudure, de cette rêverie en action qui consiste à fondre et unir le métal, du plaisir insoupçonné que j'y pris. Il y a dans la soudure une manière d'écriture dans la matière. Elle requiert des gestes fins, des décisions tactiques face

aux réactions du métal, une vigilance d'aigle pour l'œil, des légèretés de mésange pour le poignet. Cette mobilisation totale, regard, main, souffle aussi, me comblait. Cette période de formation venait comme une pause dans la dureté des affrontements de la première année aux Chantiers, où la violence était omniprésente.

Je dus partir de plus en plus loin trouver à m'embaucher. J'arrivais à ce paradoxe, après divers petits boulots éphémères, de passer mes journées en tête à tête chez un artisan ferronnier perdu en campagne, dont j'étais le seul employé, qui me traitait en apprenti avec toute la dureté d'une tradition stupide. Et pourtant, je ne voulais pas quitter cet état d'ouvrier. La dissolution de notre organisation politique, la GP, me libérait de l'injonction énorme d'organiser. Ni la violence qui était dogme, ni la clandestinité sur soi-même qu'exigeait cet apostolat ne me correspondaient. Cette peau d'emprunt m'étouffait. J'avais pourtant trouvé un biotope, des supposées amitiés, un paysage qui répondait au romantisme de mon âge. Je travaillais de mes mains avec bonheur et je trouvais des moyens plus personnels pour exprimer une révolte qui n'avait rien de spécialement ouvrier. Mais des années durant encore, je ne voulais pas lâcher ce nid, pourtant rude, où je m'astreignais à singer une condition qui n'était pas la mienne.

\*

Nous chantions. Entre nous. Tous les chants d'Eugène Pottier, de Béranger, de la Commune, mais aussi les chants des républicains espagnols, ceux des syndicalistes américains, de la révolution mexicaine, la Varsoviennne, le Chant des marais. C'était, à nos oreilles, le top 50 des exploités. Pour qu'il le devienne réellement, il lui manquait d'être porté par Sardou ou Rika Zaraï qui étaient très prisés en ce temps.

Nous chantions. Nous, c'était surtout JPM et moi. Nous avions un commun enthousiasme pour le « chant des ouvriers » de Pierre Dupont, écrit en 1848.

*Nous dont la lampe le matin / au clairon du coq se rallume*

Au moins, il y avait, dans ce répertoire, quelque chose qui nous rattachait à d'anciennes générations. Nous n'avions pas gommé tout passé, ni toute filiation. On se réchauffait avec ces chants, on

mettait de l'huile dans les rouages grinçant de notre mutation. Peut être parce que nous aimions encore un peu les mots — nous étions des littéraires défroqués —, nous avions une prédilection pour ce refrain : « Buvons, buvons, à l'indépendance du monde », expression merveilleuse.

Patchwork sentimental, entre ces chansons jaillies du fond des fabriques de l'ère industrielle naissante, quelques cent cinquante ans plus tôt, et nos attirances pour les *Ten Years after*, les *Who* ou Bob Dylan, qui nous prenaient aussi dans leur déferlante électrique.

Mes premières chansons, je les écrivis derrière les barreaux (cette petite aventure nous avait valu quelques mois à l'ombre, mais c'était le jeu, on en tirait quelque fierté). Prière de ne pas regarder de trop près ces textes, très mauvaise littérature, écrite, comme les *timbres* de 1789, sur des airs à la mode (ô, le mauvais goût des tubes de l'époque !). Bref, j'adaptais une chanson des *wooblies*, *Casey Jones*, chantée à l'époque par le Pete Seeger bien-aimé. Ça s'intitulait « Jo la lèche », histoire naïve d'un cheminot jaune que le syndicat des anges condamne au déraillement. Un rien noire-et-blanche. C'était à l'occasion d'une grève chez Babcock, une des entreprises de l'enceinte de chantiers. Je ne sais plus comment la chanson arriva sur la sono des manifs, mais elle eut grand succès chez les manifestants. On me demandait les paroles, on la reprenait en chœur. Je découvrais, à mon grand étonnement, que le biais de la chanson m'ouvrait des oreilles restées sourdes à deux ou trois années de militance (tracts, harangues, actions d'éclat et notre statut de « victimes de la répression patronale »). Mais ce n'était plus le message, c'était l'humour et le plaisir des mots qui rassemblait.

Ici a commencé un long parcours pour sortir de la gangue. Lent et pénible comme le réveil d'une jambe engourdie. Dénier la langue, recouvrer la poésie, qui avait été mon viatique d'adolescent, ce chemin s'est fait dans la confrontation — une bonne décennie — avec un malentendu persistant : ma voix propre avait d'autres prétentions que celles de la cause commune. La poésie ne se plie pas aux mots d'ordre. Pas de trajet d'artiste sans nudité. Or, nous nous cachions le sexe dans un drapeau.

\*

Je ne suis plus retourné dans une usine, ni dans un chantier. Il est probable que ce monde ouvrier n'existe plus, ni beaucoup des protagonistes de cette histoire. L'accumulation de tous ces souvenirs m'effraie parfois. Il ne me reste que l'acquis des mains et de la voix, et l'amitié de quelques-uns.

Michel ARBATZ